

ALICE FERNEY

La conversation
amoureuse

ROMAN

un endroit où aller

ACTES SUD

Extrait de la publication

«un endroit où aller»

LA CONVERSATION AMOUREUSE

A travers le bruissement d'une conversation amoureuse qui les résume toutes, Alice Ferney livre un homme et une femme à la magie des mots, à leur adultère séduction et au dangereux bonheur du secret qu'ils s'inventent.

Extrait du livre :

En tout cas, dit-elle, je suis contente d'avoir passé cette soirée avec vous. Il se mit à rire. On ne trouve jamais complètement désagréable ou inintéressant quelqu'un à qui l'on plaît n'est-ce pas ? Elle fit une moue de sourire et de réflexion. Moi aussi je suis content, murmura-t-il. Il avait retrouvé la voix d'alcôve. Pourquoi êtes-vous content ? dit-elle, au comble du bonheur à cause de la voix. Pfff, fit-il, ses mains expliquant qu'on n'en savait rien. C'est comme ça et nous n'y pouvons rien, dit-il. Elle se délectait de cette conversation à la fois sincère et tendancieuse. Est-ce que cela vous est souvent arrivé ? demanda-t-elle. Une affinité pareille ? dit-il en riant. Elle fit signe que c'était bien la question. Jamais, dit-il avec fermeté.

A. F.

ALICE FERNEY

Alice Ferney a déjà publié plusieurs romans chez Actes Sud, et notamment obtenu le prix Culture et Bibliothèques pour tous pour son ouvrage Grâce et dénuement.

DU MÊME AUTEUR

LE VENTRE DE LA FÉE, Actes Sud, 1993.

L'ÉLÉGANCE DES VEUVES, Actes Sud, 1995.

GRÂCE ET DÉNUEMENT, Actes Sud, 1997.

DANS LA GUERRE, Actes Sud, 2003.

LES AUTRES, Actes Sud, 2006.

© ACTES SUD, 2006

ISBN 978-2-330-02140-5

ALICE FERNEY

La conversation
amoureuse

ROMAN

un endroit où aller
ACTES SUD

à Ivan Gavriloff

— *Que sais-tu ?*
— *Trop bien quel amour les femmes
peuvent avoir pour les hommes.*

W. SHAKESPEARE,
Le Soir des rois.

I

DÉBUT DE SOIRÉE

UN COUPLE DE FUTURS AMANTS marchait, au milieu de la chaussée, dans une rue piétonne, un peu avant l'heure du dîner. Les couleurs du soir tenaient la ville dans un feu. Sous le fléchissement du soleil, les grands immeubles anciens étaient splendides, les pierres de leurs façades orange comme du fer chauffé. Des jeunes gens, agglutinés par grappes, flânaient, bavardaient et riaient, se courtoisaient. Il restait à cet ancien quartier des facultés quelque chose de festif et d'insouciant. Le mois de juin était beau et la chaleur de la journée appesantissait encore l'air. La femme portait une robe légère et peu décolletée, dont l'encolure disparaissait sous la mousseline de l'écharpe jaune

autour de son cou. Sa silhouette et sa démarche indiquaient, avant que ne le fît son visage, qu'elle était une jeune femme ; et autre chose en elle, une aisance, une fluidité, révélait qu'elle n'était plus une jeune fille. Elle avait perdu la gaucherie, cet effarouchement intérieur qui désigne et protège, comme un sceau, la virginité. A la place de quoi, un plaisir que d'évidence elle prenait à être coquette annonçait qu'elle était une femme qui se tient du côté des hommes. Celui qui l'accompagnait était passé déjà par cet âge incandescent et parvenait à ce moment de la vie où c'est d'abord la jeunesse que l'on remarque, pour vraiment l'admirer, chez ceux qui sont venus sur terre après vous. Lui-même portait quarante-neuf ans, des cheveux encore blonds et drus, mais des traits qui commençaient à fondre. Il n'était pas beau et ne cherchait pas à le paraître. Ce fait n'était pas un détail : il témoignait combien cet homme avait confiance en lui. Il était vêtu sans attention particulière, d'un costume clair, d'une chemise blanche boutonnée jusque sous le nœud d'une cravate dépourvue de fantaisie. L'ensemble était froissé, il avait dû transpirer, les brefs élans de la brise qui cherchait des chemins dans la ville ne déplaçaient que des masses d'air chauffé

par l'asphalte. On pouvait ainsi deviner qu'il n'était pas retourné chez lui se changer avant ce rendez-vous, contrairement à sa compagne qui avait dû s'apprêter assez longuement. On savait aussi que ce rendez-vous n'était pas professionnel, ni davantage l'issue familiale de sa journée, mais une rencontre galante. Et tout cela, on le comprenait d'emblée en les voyant ensemble.

Ils semblaient enchaîner les pas d'une danse enlevée, marchant vite comme s'ils étaient pressés. Ils ne l'étaient pas le moins du monde. L'envie de sortir de cette foule était ce qui hâtait leur train. Ils se côtoyaient, se séparaient, se retrouvaient, se quittaient de nouveau, allant et venant afin d'avancer dans l'affluence des passants. Lorsqu'ils se trouvaient d'un côté et d'un autre, lui accélérât le pas pour la rejoindre et ne la quittait pas des yeux, elle, comme s'il n'existait plus et qu'elle eût été seule à s'amuser, gambadait sur le rebord du trottoir, sautillant entre les groupes d'inconnus, à la manière d'une biche, et balançant un minuscule sac à main au bout de son bras. Personne alors n'aurait pu penser que cette allure désinvolte était le déguisement d'une crispation, l'expression

gracieuse d'un tremblement intérieur. Elle avait terriblement envie de plaire ! Et, comme cela arrive souvent, cette faim féminine escamotait son assurance.

Alors, à ce moment du début des choses, sa spontanéité était brisée. Elle cherchait une contenance dès que son compagnon la regardait. Et il la regardait sans arrêt. Elle s'était d'abord inquiétée de sa toilette. N'était-elle pas trop ceci ou cela ? Elle voulait être dans le bon ton. Maintenant elle réfléchissait même aux gestes qu'elle faisait. Pourquoi est-ce que je sautille ? se disait-elle. C'est enfantin. Et elle ne sautilla plus. Il la regardait en souriant. Non pas d'un sourire de courtoisie, d'un sourire de plaisir. Elle était jolie, pensait-il, il ne s'était pas trompé en la remarquant à l'école, et cette petite robe jaune lui allait rudement bien. Une popeline fine, c'était simple et frais. Il connaissait le nom des étoffes parce qu'il aimait les femmes. Ce qui les intéressait ne l'avait jamais laissé indifférent. Voilà une jeune personne qui avait vraiment un style, s'était-il dit voyant arriver Pauline Arnoult. Bien qu'elle fût blonde, ce jaune d'or lui allait à merveille, et le jupon tombait parfaitement, au-dessus du genou,

elle pouvait se le permettre. Et maintenant il se félicitait d'être en si belle compagnie. Il était content comme un homme qui a découvert une femme. Il allait s'occuper d'elle. Il admirait ce visage aussi lisse qu'une pierre de lavoir, la peau claire au grain serré. Un de ces visages qui semblent se donner alors qu'ils s'imposent. Non qu'ils se dérobent moins que d'autres, puisqu'un visage se cache si mal, mais bien parce qu'on a le sentiment de les voler. Parce qu'on n'en détache pas les yeux, qu'on exagère, qu'on scrute impoliment. Il ne s'en lassait pas. Il oubliait même qu'il risquait de s'en lasser. Une image l'avait fait passer les frontières de la lucidité et il était en plein moment de béatitude. Il contemplait le paysage d'une femme. Elle était statuaire, pas forcément par la perfection des traits, mais par l'absence de discontinuité : un visage d'un seul bloc. Ce privilège de la grande jeunesse qui coule un front sans un pli jusqu'aux sourcils, par un trait d'une seule venue dessine un nez régulier jusqu'au-dessus de la bouche, des joues amples et douces dans le plein sous les yeux, sans un froissement : comme de la pierre. Et bien sûr la chanceuse n'avait pas idée de cette belle fermeté blanche. Est-ce qu'on

apprécie jamais son propre visage ? Tout au plus pouvait-elle se sentir avantagée. Si fragile est l'équilibre de la beauté, si impalpable et inexplicable, elle doutait d'elle bien sûr ! et surtout puisqu'elle ne se voyait pas. Elle n'observait que des effets qui la faisaient sourire. On apercevait alors ses dents, dont les deux de devant étaient très écartées, les dents du bonheur, on le lui disait souvent, c'était une manière de parler d'elle, de lui dire sans trop se dévoiler qu'on la regardait beaucoup. Elle rougissait quand vraiment c'était trop de regards, et continuait d'aimer la contemplation, malgré ses grands yeux bleus qui ne lui donnaient pas toujours un air intelligent.

Ils sortirent de la cohue des rues piétonnes et se réunirent définitivement. A mesure qu'ils marchaient, l'espace qui les séparait se réduisait, et le haut de leurs bras finit par s'effleurer. Il sentait le parfum d'été qu'elle portait, une senteur un peu vanillée. Il s'était sciemment rapproché. Une force le poussait vers la jeune femme. Quelle réaction aurait-elle ? Il n'aurait pas su le prédire. Il ne la connaissait pas assez. Mais elle

était venue... Elle n'était donc pas si farouche. Il poursuivit sa manœuvre. Elle n'entreprenait pas un geste pour faire cesser le contact. Que pouvait-elle bien penser ? Il l'épiait, mais moins qu'il ne l'admirait. Il la regardait sans arrêt. Bien qu'elle n'eût pas une fois détourné les yeux vers lui, elle pouvait sentir le poids de ce regard. Elle savait qu'il l'observait, et elle continuait de marcher comme si elle ne remarquait rien. Il était joueur, il restait contre elle délibérément, et elle ne bougeait pas plus que s'il n'avait pas existé ! C'était une sacrée tricheuse à ce moment, mais une tricheuse perturbée ! Il le percevait. Elle était troublée par ce regard si proche et faisait mine de ne pas l'être. En somme il y a toujours une manière de nier que des choses se passent. Quels jeux ! pensa-t-il. Ne connaissait-il pas ces jeux par cœur ? Cette fois, croyait-il, quelque chose était différent. Il devenait romantique. Il ressentait un intense plaisir à ce frôlement de rien du tout, une fierté de gamin à marcher à côté d'une femme ravissante que les hommes regardaient. Il le découvrait quand il détournait les yeux de sa voisine. Alors il observait l'affluence bigarrée de ces gens qui se promenaient, qui n'étaient pour lui à cet instant qu'un grand mouvement autour

de son désir, qu'une transhumance anonyme au cœur de quoi il poursuivait une image.

Ils étaient exactement de la même taille (elle très grande et lui plutôt petit chez les hommes) et l'ondulation de leurs épaules dans la marche était rythmée. La féminine finesse jaune et la silhouette sombre, qui constamment se tournait vers le jaune et la finesse, formaient, sans que l'on sût comment, un ensemble assorti et comme familial, une manière de couple harmonieux. Ils marchaient ensemble, ils se considéraient en silence, ils en éprouvaient un plaisir qui les faisait sourire. Et cependant chacun ne renfermait pour l'autre que les secrets et l'habituelle étrangeté d'autrui. Gilles André et Pauline Arnoult s'étaient tout juste parlé deux ou trois fois ; ils ne se connaissaient pour ainsi dire pas. Un excès d'élan dans leur maintien, une jubilation contenue mais sensible, une manière d'extravagance dans quelques gestes, la promptitude d'un regard qui se détourne, l'ampleur d'un mouvement, une atmosphère d'enivrement, quelque chose d'appesanti et de hanté, débordait d'eux pour le dire. Ils se tenaient ensemble à l'orée du plaisir. On ne pouvait les prendre pour des époux.

Et ce pourquoi on les tenait aussitôt pour des amants qu'ils n'étaient pas non plus était aussi obscur à expliquer qu'évident à percevoir.

C'était un devenir. Un futur implacable leur était échu. Qu'ils résistent, qu'ils lâchent prise, ils allaient s'y engouffrer. Ils tremblaient au seuil de l'intimité. Ils tremblaient parce qu'ils savaient. Ils étaient ensemble la proie d'un destin amoureux, et peut-être le plus étrange n'était-il pas ce destin lui-même, mais cette connaissance qu'ils en avaient, et la façon dont, pour ce destin-là, la prescience ne leur servait à rien. Un enchantement les tenait enfermés dans le secret de leur rencontre, dans ce côtoiement inéluctable, et dans leur liberté. Une turbulence les précipitait l'un vers l'autre. Quelle sorte de vie s'étaient-ils faite avant cette fatalité ? Sans se le demander, l'inclination créait un trouble qui pouvait les épanouir ou les détruire. Cet élan secret était perceptible de l'extérieur. Cela rayonnait et tintinnabulait tout autour d'eux, en rires et sourires. Leur prudence aurait dû s'en effrayer si elle n'avait été balayée. Que pensait-on exactement en les voyant ? On pensait qu'ils étaient amants, ou que, s'ils ne

l'étaient pas encore, c'était imminent. C'était imminent.

Ailleurs et depuis longtemps, ils s'étaient beaucoup observés. Le furtif souci de l'autre, la convoitise muette avec laquelle on le recherche, ce nombre incalculable de regards et leur impérieux motif restaient sur eux. Toute cette ferveur de foudroyés les enveloppait. Maintenant ils auraient voulu passer inaperçus et c'était l'inverse qui se produisait. Il est si rare qu'il n'y ait pas une partie apparente d'un désir ! Ce que vivent les cœurs des amants, leurs palpitations, leurs émois et leurs dévoiements, la chair en est aussi bavarde que retournée. Dans une lumière de joie qui se trahit, elle dit tout ce qui les tient rapprochés. Il n'y a que les chambres closes pour protéger le secret d'une affinité, derrière des tentures et des murs dissimuler sans le tuer l'attrait irrésistible. Ces deux qui ne faisaient pourtant que marcher, mais bien pris l'un par l'autre, étaient donc reconnus. Lui abîmé dans la contemplation, elle comblée dans les mailles d'un regard, cette félicité des commencements captivait l'attention. Le rythme de leur marche, accordé et complice, balancé et dansant, avec elle qui avait des ailes, et plus tard

promis à s'interrompre dans les rires et les manières, témoignait qu'ils n'avaient nulle tâche à mener et nulle part où se rendre. Leur rendez-vous en ce soir, ce mystérieux prodige d'une affinité, leur ravissement, leurs silences et leurs sourires, tout cela était offert en pâture aux passants, tout cela était décrypté. La forme de galanterie que prenait leur désir était un spectacle, comme l'est peut-être toute forme de galanterie : puisque les chemins sont toujours les mêmes, ceux qui les ont pris au moins une fois reconnaissent d'emblée cette posture propre à ceux qui volent vers une relation amoureuse. Ils volaient.

Ils avaient marché sans parler, profitant de ce qu'ils étaient souvent séparés, mais il fallut bien briser le premier silence maintenant qu'ils se retrouvaient plus tranquilles. Aucun des deux amants ne savait quoi dire. Y avait-il seulement besoin de mots ? Le silence parlait tout seul. Elle était d'ailleurs un peu gênée de ce qu'il racontait. Quand un homme et une femme qui n'avaient rien à faire ensemble étaient ensemble, et seuls dans la rue au début du soir, est-ce qu'on ne savait pas ce qu'ils mijotaient ? Est-ce qu'on ignorait ce qui pouvait se passer ?

Peut-être voulut-il couper court à cet embarras de l'évidence. Je me demandais si vous viendriez, je n'en étais vraiment pas certain ! dit-il en se tournant vers sa voisine, et puisque leurs épaules se frôlaient, son visage reçut de plein fouet celui de la jeune femme, à quelques centimètres sa carnation lisse et ensoleillée, si près qu'il pouvait apercevoir le sommet duveteux de la pomme, à l'endroit où la peau s'affine jusqu'aux yeux. Pourquoi ?! fit-elle. Nous avons pris un rendez-vous. Sa bouche se serra comme si elle voulait étaler son rouge à lèvres. Il regarda ces lèvres serrées. Elle était très embarrassée si près de lui. Pourquoi donc regardait-il sa bouche de cette manière ? Elle eut un sourire des yeux qui tentait de démentir sa confusion. Vous auriez pu changer d'avis, dit-il. Si je donne un rendez-vous, je viens, dit Pauline Arnoult. Et sa voix pour dire cela ne trembla pas, sa voix fut claire et brave, quand sa pensée au contraire s'emmêlait dans l'ambiguïté des motifs et des songes. Je vous crois, dit-il, mais puisque c'est moi qui vous l'avais donné... Elle s'était écartée de lui dès qu'il avait entrepris de parler. Et comme il venait de se rapprocher pour lui murmurer cela, elle s'éloigna de nouveau. Et vous ne me connaissez pas du tout,

dit-il en riant de ce va-et-vient silencieux, et vous êtes audacieuse ! Trouvez-vous que je le sois ? demanda-t-elle avec une inquiétude soudaine, et ne sachant si elle était piquée ou flattée de ce qu'il disait là. Non, vous ne l'êtes pas du tout, je le vois bien ! dit-il avec une voix plus suave et moqueuse. Mais, néanmoins, vous auriez pu m'envoyer paître et vous ne l'avez pas fait ! dit-il en riant franchement. Elle devint toute rose et dit, presque comme une petite fille en faute : Je n'y ai pas pensé ! Audedans d'elle, dans ce silence de femme courtisée, cela murmurait. Des petits aveux secrets, des étonnements. Même si je l'avais voulu, je n'aurais pas pu me dérober. C'est étrange comme j'ai été captivée du moment qu'il m'a regardée. Et comme je me suis tout de suite imaginé des choses. Et elle traduisit, d'une manière de coquette, sur un ton de faux reproche et de relâchement complice : J'espérais que vous n'oseriez pas m'aborder comme ça. C'était un aveu à l'envers et aussi un mensonge qu'elle essayait de croire, et d'ailleurs cela fut dit si faiblement qu'il n'entendit pas. Elle gardait la tête baissée et regardait ses pieds faire des pas. Et, encore marmottant comme si ses lèvres ne se descellaient pas, elle corrigea ce qu'elle

tentait de dire : qu'elle avait, dans une zone raisonnable de sa conscience, espéré qu'il se tût, et, partout ailleurs, dans ce qui n'était pas raisonnable et dans ce qui n'était pas conscient, espéré qu'il l'accostât. J'ai cru que... Les mots se perdirent dans les rires d'un groupe de filles qu'ils contournèrent en se séparant à nouveau. (Et cette fois elle ne sautilla pas du tout.) Il ne répondit pas, elle ne sut pas s'il avait ou non entendu, et se permit de s'installer aussi dans le silence. Ils n'avaient pas cessé de marcher, comme s'ils se rendaient quelque part, mais ils n'étaient convenus de rien. (Elle était arrivée un peu en retard, il l'avait vue venir de loin, ils s'étaient serré la main avec la confusion et le plaisir, aussitôt il s'était mis à marcher, toujours dans la même direction, et elle à le suivre.) Je ne sais pas du tout où je vais ! dit-il. Et moi je vous suis aveuglément ! dit-elle. Ils rirent pour la première fois en même temps, et c'était simple de rire ! Ils sentirent comme le rire résumait et résolvait tout.

Pauline Arnoult s'absorba dans les souvenirs enamourés des récentes semaines : Dire qu'une nuit elle avait rêvé de cet homme ! Il était alors l'inconnu dont

le regard attrapait le sien, à l'école où elle déposait son fils. Et elle avait fini par penser à lui le soir au moment de s'endormir... Parce qu'il n'avait plus cessé de la dévisager avec une admiration vraiment sexuelle. Oui, c'était bien de cela qu'il s'agissait. Comment ne pas le remarquer ?! C'était une chose qui se savait aussitôt. Couchée en silence à côté de son époux, elle reformait de mémoire ce visage et ce regard (et, peu ou prou, elle les inventait). Elle jubilait d'inspirer ces amoureuses révérences à un regard. N'était-ce pas honteux et inconcevable, cette prérogative soudaine et injuste qu'elle accordait, à côté de celui près de qui s'affermissait sa vie, à un homme absent ? Elle avait perdu la raison dans l'insistance de deux yeux. Par enchantement ces yeux avaient acquis la parole. Qui eût fait autrement dans le même sortilège ? Elle s'était bien vue : toute coquette et troublée, soudainement toquée d'un homme parce qu'il l'était d'elle, oui, aimantée par mimétisme, et incapable de refuser ce rendez-vous qui n'avait pas de futur. Elle n'avait pas esquivé comme la raison lui imposait de le faire. Comment était-ce arrivé ? Il avait fait le premier pas. Cet acte-là, si épineux, l'avait stupéfiée. Elle avait même été admirative. Jamais elle n'aurait pu

le faire ! Elle était impressionnée parce qu'elle oubliait quelle espèce de conquérant peut devenir devant une femme qui lui plaît un homme dans la force de l'âge. Il avait donc fait le premier pas, parce qu'il savait qu'elle ne le ferait pas, et elle l'avait suivi sans hésiter. Elle n'avait pas été incorruptible. Les mots qu'elle avait dits, les gestes, les sourires, tout était un accueil, on ne pouvait pas s'y tromper. Elle releva la tête à cette idée et se mit à marcher dans une posture très droite. Quelque chose de ce manège passé lui semblait assez honteux pour la rendre plus farouche qu'elle n'était. On se voit parfois, tel que l'on s'est conduit, dans la faiblesse ou le laisser-aller, et il arrive qu'on ne s'apprécie pas. Comme elle aurait voulu ne pas se mentir ! Ne pas tricher, quelle que fût sa conduite ultérieure. Mais il n'est pas certain que cela soit possible. On ne fait pas tout ce que l'on veut de soi-même : elle n'avait pas l'intention non plus de minauder et elle ne pouvait s'empêcher de le faire un peu ! Défaite dans un écheveau de sensations, elle se voyait défaite. Je marche à côté d'un type que je ne connais pas ! se disait-elle. Elle marchait bel et bien. Impossible de croire qu'elle faisait autre chose. L'émotion sensuelle qui l'entraînait était sans

détour. Sans cesser d'avancer à côté de lui, et toujours calquant son pas sur le sien (de même qu'il essayait de la suivre, ce qui expliquait l'harmonie de leur image), elle le regarda pour la première fois et elle eut cet étonnement : il n'était pas beau, il n'était pas élégant, quand il se taisait son charme était imperceptible. N'était-il pas très ordinaire ? En tout cas il n'était pas raffiné. Et cependant sa présence attisait un sentiment d'attraction, l'impression qu'en elle s'éveillaient et remuaient des choses enfouies et secrètes, qui gagnaient contre tout ce qui peut faire une vie, contre les choses raisonnables et les choses utiles. Le plus magique pourtant n'était pas cette émotion, mais l'évidente réciprocité de cet élan. Pas un instant, lorsqu'elle chassait les fausses questions, elle ne doutait de l'attrait qu'elle exerçait sur lui. Ils étaient deux proies. C'était en somme un ensorcellement banal. Tout le monde sait jusqu'où pareilles choses peuvent aller.

A ce moment Gilles André se tenait plutôt du côté du silence. Il ne craignait pas l'absence de conversation. La capacité qu'il avait de se taire en face de quelqu'un qu'il connaissait à peine, et de rester là simplement dans des

mouvements et des regards, troublait sa compagne. Ce n'était pas à dessein. Il faisait le calme en lui. Il lui fallait apaiser la part secrète de lui-même. S'il s'était écouté, il aurait sans attendre entraîné la jeune femme vers une chambre close, n'importe laquelle pourvu qu'il eût abandonné les gestes convenus. Il voulait glisser ses mains dans des caresses, faire le silence dans les baisers. Et le comble c'était qu'elle le voulait aussi. Il en était certain. Oui, c'était ce à quoi elle pensait. Elle était préoccupée par l'inexplicable désir d'intimité et il le savait sans qu'elle eût besoin d'en dire un mot. Il était de ces hommes sans conformisme ni vulgarité, qui reconnaissent ce qu'ils vivent et ne font pas de simagrées. Si un homme ressentait envers une femme l'élan et la tendresse favorables à cela, s'il les ressentait très fortement, pourquoi lui faudrait-il obligatoirement attendre, il n'y avait qu'à s'allonger tout contre elle, voilà ce qu'il pensait. Il y avait en lui une liberté profane et la clairvoyance réfléchie de cette façon d'être. Cependant il était un véritable amant : délicat. Et il sentait que cette femme n'était pas prête. Elle attendait. C'était son plaisir en ce jour : retarder dans le pressentiment de l'issue. Il ne savait pas pour quelle raison (puisqu'elle le voulait), mais une

habitude qu'il avait de la séduction le renseignait sans qu'il doutât de son intuition. C'était comme ça. Et pourquoi pas ? se dit-il. Il pouvait dans le même temps se plier de bon gré au rythme de cette féminité et le déplorer. Il avait conscience de faire un effort. Il s'efforçait de se mettre à la place de l'autre. Elle ne sait rien de moi, se disait-il. Aussi se contenta-t-il de : Voulez-vous boire quelque chose ? Et elle répondit : Volontiers. Et ils s'assirent à une terrasse qui était pleine de monde. Et tout cela, pensa-t-il, la contemplant assise dans l'embellissement de son désir, n'était que détours et temps perdu, et couardise. Tandis qu'elle était simplement fervente, soudain persuadée de sa beauté dans l'or vespéral, étourdie par son bien-être, et qu'elle goûtait, avec ce sel du secret et de la nouveauté, une liesse intime qui avait tout son temps. Pourquoi se hâter dans la liberté d'éblouir ? L'horloge des femmes et celle des hommes dans l'amour n'ont pas les mêmes aiguilles.

Aussi, puisqu'il le fallait, il se mit à parler. Il prit sa voix de cajolerie, une voix de feutre, portée par un soupir, comme murmurant dans une alcôve. Une parole

soufflée, tout au bord de l'exténuation. Pauline Arnoult s'était d'emblée soumise à ce murmure. Le faisait-il exprès ? Elle avait le sentiment quand il parlait qu'il était fatigué de l'aimer ! Et quand cette voix riait, car elle était capable tout à coup de devenir rieuse, il lui semblait encore que c'était autour d'elle, dans le goût extrême d'elle. Elle trouvait à entendre dans cette voix ce qu'elle voulait réussir : être unique et soumettre cet homme à son charme. Elle entendait que c'était fait. Elle se trompait. Mais l'illusion était aussi tenace que la voix était suave. Et il excellait à ce mécanisme enchanteur de la parole. Ecouter, regarder, admirer, rire, murmurer les plus attendus des mots, et la fleur déployait ses voiles... c'était une chose qui ne manquait pas d'advenir. Incapable d'en mesurer l'effet (mais certain qu'il y en avait un à force de l'avoir observé), il jouait avec ce que le ton d'une phrase peut avoir de sensuel, de suggestif même. En matière de susurrement et de matoiserie amoureuse, il n'était pas tombé de la dernière pluie. Sa voix, dédiée comme une révérence, plaisait aux femmes en éveillant leur vanité.